

9



# LES ÉCOLIERS

**EN PROMENADE,**

Comédie-Vaudeville en un Acte,

DE MM. BRAZIER, DUMERSAN ET GABRIEL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS  
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 29 SEPTEMBRE 1826.

 PRIX : 1 FR. 50 C. 

**PARIS,**

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
**CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,**

COUR DES FONTAINES, N° 4,  
ET PASSAGE D'HENRY IV, N°S 10, 12 ET 14.

~~~~~  
1826.

---

**PERSONNAGES.**

LORIOT, Vigneron.  
ÉLOI, son fils.  
LA VEUVE GAULARD, Vigne-  
ronne.  
JEANNETTE, sa fille.  
M. BERTIN, Maître d'études.  
ADOLPHE. }  
EUGÈNE. } ses Écoliers (1).  
ÉDOUARD. }  
HENRY. }  
MARIE, servante de Lorient.  
QUATRE ÉCOLIERS.  
PAYSANS ET PAYSANNES.

**ACTEURS.**

M. BRUNET.  
M. SYLVESTRE.  
M<sup>me</sup> VAUTRIN.  
M<sup>lle</sup> ALDEGONDE.  
M. BOSQUIER-GAVAUDAN.  
{ M<sup>lle</sup> SAINT-ANGE.  
{ M<sup>lle</sup> ERNESTINE.  
{ M<sup>lle</sup> CONSTANCE.  
{ M<sup>lle</sup> LEYMERI.  
M<sup>lle</sup> MARIA.  
Quatre dames des chœurs.

*La scène se passe dans un hameau près d'Argenteuil.*

(1) Les Écoliers ont tous des vestes vertes à boutons blancs, des pantalons gris-clair, des gilets de bazin et des polonaises amaranthe sur la tête.

---

# LES ÉCOLIERS

## EN PROMENADE.

---

Le Théâtre représente un village. Au fond, deux cotteaux couverts de vignes; à droite, la maison de madame Gaulard; à gauche, une tonnelle auprès de laquelle est un puits.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLOI *seul, assis sur le puits.*

Dieu! qu'on est malheureux d'être ignorant; dire que mon père n'a pas seulement voulu me mettre à l'école chez M. Barbottau, l'instituteur primaire de c'te commune; j'aurais appris à écrire, et puisque mon père me défend de parler à Jeannette Gaulard, que j'aime tant... hé ben! je lui écrirais... je lui écrirais des lettres d'amour..... Elle est gentille, Jeannette Gaulard! N'y a pas une fille qui batte du beurre avec plus de grâce! qui teye du chanvre avec plus de délicatesse..... et qui tire de l'eau avec plus de..... J'entends du bruit chez elle; Dieu! c'est elle-même, elle va au puits.

### SCÈNE II.

ÉLOI, JEANNETTE, *avec un seau à la main.*

ÉLOI.

Mam'zelle Jeannette, permettez que je vous évite la peine.

JEANNETTE.

Laissez donc, M. Éloi, j'ai de bons bras.

ÉLOI.

C'est égal, il ne faut pas les fatiguer.

JEANNETTE.

M. Éloi, vous savez ben que ma mère ne veut plus que je vous parle.

ÉLOI.

C'est comme mon père qui me défend aussi de vous parler.

JEANNETTE.

Faut obéir à ses parens, c'est le devoir.

ÉLOI.

Hé ben! je vous tirerai votre eau sans rien dire.

JEANNETTE.

A la bonne heure. Je respecte ma mère, et jè ne voudrais pas pour tout au monde qu'elle nous voie ensemble.

ÉLOI.

Je ne veux rien faire non plus qui déplaie à mon père.

JEANNETTE.

Il est sévère, M. Lorient.

ÉLOI.

Elle n'est pas endurante, la mère Gaulard.

JEANNETTE.

*Air de contre-danse.*

Du matin au soir ton père gronde,  
Y n'veut rien passer aux jeunes gens.

ÉLOI.

Ta mère est un' femm' tout' franch', tout' ronde,  
Qui s'rappelle encor son jeune temps.

JEANNETTE.

L'voisin François  
Dit pourtant qu'autrefois  
Dans not' endroit on jasait sur ton père.

ÉLOI.

Jamais, morbleu!  
Sans s'arrêter un peu,  
Il n'a passé  
D'avant un p'tit nez r'troussé.

JEANNETTE.

On n'peut rien reprocher à ma mère;  
Tout l'monde connaît ses sentimens;  
De not' village ell' fut rosière.

ÉLOI.

On fit bien dans le temps  
Quelques petits cancons.

JEANNETTE.

J'sais ben  
Qu'ils éloign'nt notr' hymen;  
Mais tôt ou tard ils s'raccommod'ront j'espère.

ÉLOI.

Nous verrons ta mère et mon père  
S'embrasser et s'donner la main.

JEANNETTE.

On carillonn'ra not' mariage;

Les jeunes garçons front sauter les tendrons.

ÉLOI.

On verra tout en l'air dans l'village;  
Rien que d'y penser  
Ça m'donne envie d'danser.

JEANNETTE.

Ma mère n'est pas à la maison : dans ce moment-ci elle ne peut pas nous voir.

ÉLOI.

Mon père est en train de disputer avec des vendangeurs, et de marchander le prix des journées; il ne reviendra pas de sitôt par ici.

JEANNETTE.

En ce cas-là, dépêchez-vous donc de me dire bien vite ce que vous voulez..... car je tremble....

ÉLOI.

N'ayez pas peur, mam'zelle Jeannette, je ne veux pas vous faire du mal! mes vues sont bonnêtes; permettez seulement qu'un petit baiser. (*Il s'approche pour l'embrasser.*)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GAULARD.

(*Comme Eloi va pour embrasser gauchement Jeannette, et qu'il essuie ses lèvres, la mère Gaulard lui donne un soufflet.*)

ÉLOI, croyant que c'est Jeannette.

Ah! par exemple, mam'zelle Jeannette, c'est trop fort.

JEANNETTE.

Ce n'est pas moi.

ÉLOI.

C'est moi-même, peut-être! Hé ben! vous y passerez; un soufflet vaut un baiser. (*La mère Gaulard se met entre eux.*)

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ah! mauvais sujet!

ÉLOI.

Excusez, mam' Gaulard, c'était par vous que.....

M<sup>me</sup> GAULARD.

Oui! j'ai sauvé ça à ma fille.

JEANNETTE.

Vous me le redevrez, monsieur Éloi.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ah! petite effrontée que vous êtes, vous dites cela devant moi!

ÉLOI.

Mam' Gaulard, on ne se cache que quand on fait mal.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Tu sais bien que Lorient ton père s'est brouillé avec moi pour cet arpent de vigne que je n'ai pas voulu lui vendre.

ÉLOI.

Mam' Gaulard, mon père a tort, mais vous n'avez pas raison.

JEANNETTE.

Maman, s'il n'y a que cet arpent qui nous empêche d'être heureux, vendez-lui zy.

ÉLOI.

Mère Gaulard, vendez-lui zy. Vous savez qu'il est au milieu des siens, et que vous êtes obligée de traverser toutes ses vignes pour y arriver.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Qu'est-ce que ça me fait; ton père est obligé de me laisser un passage, un petit sentier.

ÉLOI.

Oui; mais il dit que le sentier n'est pas assez large pour vous, et que vous renversez ses échalas.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Échalas, toi-même, entends-tu; laisse-moi tranquille.

ÉLOI.

Ça m'est égal! mon père me rend malheureux! Tout le monde m'appelle ignorant, dans le pays. Je ne sais rien; je veux apprendre quelque chose; et la première école que je rencontrerai, je m'y engagerai comme dans un régiment.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Oui; prends garde que ton père te paie une éducation.

ÉLOI.

Mon père! je n'en ai plus peur, je me révolte! et qu'il vienne, je lui dirai moi-même.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE, *tenant un panier à salade.*

M<sup>me</sup> GAULARD.

Tiens, v'la Marie, sa servante.

MARIE.

Monsieur Éloi, votre père vous cherche partout.

ÉLOI.

Hé ben! je suis ici.

MARIE.

Il vient de ce côté.

ÉLOI.

Y vient ? hé ben ! je m'en salue !.... (*Il sort.*)M<sup>me</sup> GAULARD.

Est-ce que le père Lorient va commencer ses vendanges ?

MARIE.

Je ne sais pas s'il s'est arrangé avec les ouvriers ; mais il est d'une humeur ! Je viens de le voir entouré d'un troupeau d'écoliers qui le font enrager ; M. Lorient leur dit : « Laissez-moi tranquille, je vas vous faire corriger par votre maître. » Ils rient et ils continuent de lui faire des farces.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ils ont raison ; mais je crois que je les vois venir.

JEANNETTE.

Oui, maman ; oh ! qu'ils sont gentils !

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ah ! ils sont gentils ! Hé bien, rentrez à la maison.

JEANNETTE.

Pourquoi donc ?

M<sup>me</sup> GAULARD.

Hé ben ! c'est que je crains leurs gentillesse.... Allons, allons, trottez devant moi. (*Elles rentrent.*)

MARIE.

Et moi je vais les voir en lavant ma salade. (*Elle va au puits.*)

## SCÈNE V.

LORIENT, ADOLPHE, EUGÈNE, ÉDOUARD, HENRY.

LORIENT, *se débattant.*

Voyons, voyons, jeunes gens, comme vous courez, vous me bouleversez.

LES ÉCOLIERS.

AIR du vaudeville des deux Valentins.

Galopons, galopons,

Courons

Et sautons

Aujourd'hui, bons lurons,

Nous nous amusons ;

Galopons, galopons,

Demain nous lirons,

Et nous étudierons.

LORIENT.

Comm' ces Écoliers

Sont donc familiers.

MARIE.

C'est de l'espièglerie.

LORIOT.

Ils vont mettr' chez nous  
Tout sens dessus d'sous ;  
Allons va-t-en Marie!....

LES ÉCOLIERS.

Galopons, etc.

LORIOT.

Dites-moi donc ce que vous voulez ?

EUGÈNE.

Il a une bonne tête. Comment vous appelez-vous, bonhomme ?

LORIOT.

Bonhomme ! c'te manière..... Je m'appelle Lorient. Expliquez-vous.

ADOLPHE.

Vous êtes vigneron ?

LORIOT.

Oui.

EUGÈNE.

Par conséquent vous avez des vignes.

LORIOT.

Oui.

HENRY.

Sont-elles vendangées ?

LORIOT.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

ÉDOUARD.

Puisqu'on vous le demande.

LORIOT.

Faut-il aller chercher un panier pour vous rendre compte sur l'anse ?.... Hé ben ! non , elles ne sont pas vendangées.

TOUS.

Bravo ! Bravo !

ADOLPHE.

Hé bien ! nous allons nous arranger avec vous.

EUGÈNE.

Combien avez-vous d'arpens de vignes ?

LORIOT.

J'en ai six..... et c'est un fameux cru ! Est-ce que vous voulez m'acheter une récolte sur pied ; vous n'avez pourtant pas l'air de marchands de vin , ni de commissionnaires de Bercy.

ADOLPHE.

Nous vous avons déjà dit que nous étions des Écoliers.



EUGÈNE.

En promenade.

HENRY.

Que nous voulons nous amuser.

ÉDOUARD.

Et faire la vendange.

ADOLPHE.

Combien nous prendrez-vous pour nous permettre de vendanger dans vos vignes?

LORIoT.

Je donne à mes ouvriers trente sous par jour, je vous en demande quarante.

ADOLPHE.

Comment, quarante sous par tête? Nous sommes douze, ça vous ferait une jolie petite somme!

LORIoT.

Un demi-quarteron d'écoliers dans mes vignes! Non, non, vous y feriez trop de dégâts.

MARIE.

Mais not' maître ça vous fera une économie.

LORIoT.

Tais-toi donc, Marie, et fais ta besogne.

ADOLPHE.

C'est votre servante, cette jolie fille là?

MARIE.

Oui, messieurs.

HENRY.

Diable! elle est gentille!

LORIoT.

Oui; mais vous n'avez pas le droit de parler à ma servante.

ÉDOUARD.

Nous lui faisons des compliments.

HENRY.

Je veux la faire enrager, moi!

MARIE.

Ah! ouiche; avancez-y. (*Elle prend son panier à salade et le secoue autour d'elle.*)

TOUS.

Ah! la méchante!

MARIE.

Hé ben! venez-y donc!

ADOLPHE.

Allons, père Lorient, décidez-vous; nous n'avons que deux heures à passer dans ce pays, où nous sommes en

promenade avec notre maître ; il nous a permis de prendre l'amusement de la vendange , ne nous refusez pas.

LORIoT.

Si fait, je vous refuse ; rien n'est plus mal élevé que des Écoliers.

ADOLPHE.

AIR de *Julie*.

Ah ! mon cher, de notre jeunesse  
Que vous avez mauvaise opinion ;  
Nous profitons souvent avec ivresse  
D'un court instant de récréation :  
Mais du plaisir quand l'heure se termine  
On voit cesser les jeux et le sabat :  
Un écolier est tout comme un soldat  
Qui respecte la discipline.

TOUS.

Un écolier est tout comme un soldat  
Qui respecte la discipline.

LORIoT.

C'est possible ; mais j'ai engagé des ouvriers ; d'ailleurs je ne pourrais pas être moi-même à vous surveiller, parce qu'il faut que j'aie chauffé mon four pour faire sécher du chanvre qui a été mouillé par les dernières pluies.

MARIE.

Not' maître, vous ne devriez pas comme ça vous occuper de plusieurs choses à la fois ; vot' four est en mauvais état, il y a ben des briques de tombées.

LORIoT.

Te voilà encore ici toi ? veux-tu trotter à la maison.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ADOLPHE, HENRY, EUGÈNE.

ADOLPHE.

Mes amis, comment le trouvez-vous ? Il ne veut pas que nous vendangions sa vigne, même en payant.

ÉDOUARD, *bêtement*.

Dame ! s'il ne veut pas !

HENRY, *l'imitant*.

Dame ! s'il ne veut pas ! Il doit le vouloir.

ÉDOUARD.

C'est sa vigne ; il en est le maître.

ADOLPHE.

Mes amis, il faut entrer dedans.

EUGÈNE.

Oh ! non , ça serait mal.

HENRY.

Oui , respect aux propriétés.....

ÉDOUARD.

Quant à moi , je n'y entre pas , d'abord.

HENRY.

Oh ! toi , je suis bien tranquille , tu es trop cagne pour faire un coup de tête.

ÉDOUARD.

Si je suis cagne , tant mieux ; je le dirai à M. Bertin , que vous ne faites que nous dire des sottises.

ADOLPHE.

Notre maître d'études , il est gai , il est bon , il veut qu'on s'amuse , il n'est pas gêné pour faire quelquefois une partie de balle avec nous.

HENRY.

Oui ; mais quand nous manquons à nos devoirs , il ne nous manque pas lui.

EUGÈNE.

Ah ! quand il fait ses gros yeux.....

ÉDOUARD.

Allons , il est quelquefois un peu sévère , il faut être juste.

*Air du Ménage de garçon.*

Jedi je riais dans la classe,  
Parce qu'Adolphe me pinçait ;  
Il me donna cent vers d'Horace ;  
Dites-moi quel mal on faisait ?

HENRY.

Hier il m'a pincé de même,  
Et j'ai travaillé joliment,  
Pour avoir fait avec mon thème  
Une queue à mon cerf-volant.

ADOLPHE.

C'est égal , c'est un brave homme.

EUGÈNE.

Qui aime bien châtie bien.

ÉDOUARD.

Alors , puisqu'il nous aime , il ne faut pas lui faire de peine en entrant dans la vigne de ce vieux grognard.

ADOLPHE.

Allons , c'est bon , laisse-nous en repos..... On ne veut pas y entrer dans sa vigne..... Il n'y a pas que lui de vigneron dans les environs , le coteau d'Argenteuil a une lieue de circonférence ; le coteau d'Argenteuil , comme c'est beau !

HENRY.

Quel vignoble !

AIR : *Voulant par ses œuvres.*

Dans plus d'un village à la ronde,  
On cite le vin d'Argenteuil ;  
Ici l'on trouve bien du monde,  
Qui n'en parle qu'avec orgueil.

EUGÈNE.

Ce n'est pas une boisson fade.

ÉDOUARD.

C'est un vin fait pour égayer.

ADOLPHE.

Il est un peu dur au gosier,  
Mais excellent dans la salade.

ÉDOUARD.

Ah ! ah ! ce farceur d'Adolphe !

ADOLPHE.

Ah ! ah ! ce farceur d'Adolphe !.... Tu n'es pas un farceur,  
toi.... A-t-il l'air godiche !

ÉDOUARD.

Godiche toi-même, entends-tu ?

HENRY.

Allons, voyons, ne vont-ils pas se disputer.... Si M. Bertin  
nous voyait. (*On entend dans la coulisse : Hais ! hais !*)

EUGÈNE.

C'est M. Bertin avec nos camarades.

ADOLPHE.

Par ici ! par ici !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. BERTIN, entouré d'Écoliers ; l'un porte  
un cerf-volant, les autres jouent à la corde, au balon, etc.)

TOUS.

Ah ! M. Bertin ! M. Bertin !

EUGÈNE.

Que je vous dise.....

HENRY.

Monsieur Bertin.....

M. BERTIN.

Ne parlez pas tous à la fois, si vous voulez que je vous en-  
tende.

ADOLPHE.

Monsieur Bertin, une partie de balle.

EUGÈNE.

Une partie de barres.

M. BERTIN, *s'essuyant le front.*

Un moment, laissez-moi respirer..... De Saint-Denis à Argenteuil il y a deux bonnes lieues; je suis en nage; je n'ai plus mes jambes de quinze ans.

ADOLPHE.

Allons-nous faire les gamins aujourd'hui.

M. BERTIN, *gaiement.**Air de la treille de sincérité.*

Bien, c'est très-bien, que l'on s'en donne,

Je suis des vôtres mes enfans,

C'est l'automne

Avec le printemps.

Des simples jeux de son enfance,

Heureux qui garde un souvenir;

Aux jours de mon adolescence,

Je me reporte avec plaisir,

Le temps ne devrait pas finir :

Les passions prendront naissance,

Les desirs viendront par degrés;

Prolongez des jours d'innocence,

Le plus long-temps que vous pourrez!....

ENSEMBLE.

Bien, c'est très-bien, etc.

LES ÉCOLIERS.

Bien, c'est très-bien, que l'on s'en donne,

Il partage nos jeux d'enfans,

C'est l'automne

Avec le printemps.

M. BERTIN.

Ah! çà, mes bons amis, votre ambassade a-t-elle réussi? les éclaireurs ont-ils découvert la terre promise?

EUGÈNE.

Oui, mais on nous en ferme l'entrée.

M. BERTIN.

Bah!

HENRY.

Nous avons demandé bien poliment à un vigneron s'il voulait nous permettre d'entrer dans sa vigne, il nous a répondu comme un bourru.

M. BERTIN.

C'est fort mal; mais, que voulez-vous, charbonnier est maître chez lui; nous en trouverons un peut-être plus accommodant.

ADOLPHE.

Monsieur Bertin, vendangerez-vous aussi?

M. BERTIN.

Certainement, mes enfans. (*Pendant le couplet suivant les Ecoliers remontent la scène.*)

AIR du Vaudeville de la bouquetière.

Aux promenades comme en classe,  
J'aime à les avoir sous les yeux;  
De soins jamais je ne me lasse;  
Du moins en partageant leurs jeux,  
Je suis toujours au milieu d'eux.  
Jamais je ne fais rien paraître,  
Je n'ai pas l'air de surveiller;  
Mais tout en faisant l'écolier,  
Je donne le coup-d'œil du maître.

ADOLPHE, regardant la maison de madame Gaulard.

Hé! mes amis, voici une maison avec un bouchon à la porte, c'est sans doute un vigneron qui loge là.

HENRY.

Il faut frapper.

TOUS, criant.

Frappons! frappons!

M. BERTIN.

Chut! mes enfans! plus doucement.

ADOLPHE, criant.

Taisez-vous donc, c'est Monsieur qui le dit.

M. BERTIN.

Adolphe, vous faites plus de bruit que tous les autres.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GAULARD, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Que voulez-vous, messieurs?

TOUS.

Tiens, elle est gentille.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Et moi, messieurs, comment me trouvez-vous? (*à sa fille.*)  
Rentrez, ma fille.

JEANNETTE.

Oui, ma mère. (*à part.*) C'est une pension. Ils ont tous l'air bien aimables.

ADOLPHE.

Comment vous nomme-t-on, ma bonne dame.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Veuve Gaulard, vigneronne, pour vous servir.... Si vous voulez vous rafraîchir, j'ai des œufs durs et du vin doux.

HENRY.

Vous êtes vigneronne, c'est justement ce que nous cherchons.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ce n'est pas pour vous moquer de moi.... c'est que je me méfie des écoliers, des collégiens, ils sont rieurs.

EUGÈNE.

Par exemple, nous moquer de vous!

ÉDOUARD.

Nous ne nous moquons de personne.

M<sup>me</sup> GAULARD.

C'est votre maître, ce gros monsieur qui se promène là?

ÉDOUARD.

Oui, madame.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Il a l'air d'un homme bien respectable. Et vous, jeunes gens, êtes-vous bien sages, bien obéissants, apprenez-vous bien?

M. BERTIN, *s'approchant.*

Dites-moi, madame, ces enfans ont un extrême désir de faire la vendange, voulez-vous leur permettre d'entrer une heure ou deux dans vos vignes?

M<sup>me</sup> GAULARD.

Avec plaisir, monsieur.

M. BERTIN.

Combien leur prendrez-vous?

M<sup>me</sup> GAULARD.

Rien, ce n'est pas l'usage.

ADOLPHE.

C'est que nous voulons manger du raisin.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Mais c'est l'usage, mes enfans.

EUGÈNE.

Ah! c'est qu'avant de vous avoir vue, nous avons parlé à un de vos voisins, j'ai cru qu'il allait nous avaler. Un petit homme.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Oui, un petit seche, c'est le voisin Lorient, c'est qu'il est chiche.

AIR : *Chaque soir sur le boulevard du Temple.*

Sa femm' le s'condait comme un ange,

Sachant comme il était vilain;

Au milieu même d'la vendange.

Elle n'donnait pas un grain d'raisin:

Moi, drès qu'à ma porte l'on frappe,  
 J'dis mes enfans mes vign's sont là,  
 Tout l'monde peut mordre à la grappe,  
 Et je n'demande rien pour ça.

M. BERTIN.

Je vous remercie pour mes élèves, croyez qu'il sauront reconnaître.....

M<sup>me</sup> GAULARD.

Je ne demande rien, je ne demande rien..... seulement qui prennent garde de casser mes ceps.

M. BERTIN.

Oh! je vous répons d'eux.

ADOLPHE.

Allons! mes amis, en avant dans les vignes.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Dans les vignes.... sont-ils estuberlus? Et des serpettes, des paniers et des hottes! les beaux ouvriers que ça ferait sans outils. (*elle rit.*) Entrez chez moi prendre tout ce qu'il vous faut.

TOUS.

Entrons, entrons!

M<sup>me</sup> GAULARD, *les arrêtant.*

Un moment, un moment. (*elle appelle.*) Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, *sur la porte.*

Quoi! ma mère.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Sortez.

JEANNETTE.

Mais vous venez de me faire rentrer.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Sortez, qu'on vous dit. (*elle la prend par la main.*) Monsieur, je vous confie ma fille pendant que je vais donner à vos écoliers ce qui leur faut..... A présent, entrez, messieurs.

AIR : *Allons, mes enfans.* (Béguéule)

Allons, mes enfans,  
 Ne perdez pas d'temps;  
 Quand l'plaisir invite,  
 Il faut aller vite;  
 Ma vign' vous attend,  
 Courrez à l'instant,  
 La serpette en main,  
 Cueillir le raisin.

TOUS.

Heureux et contens,  
 Employons le temps;



L'plaisir nous invite,  
Il faut aller vite;  
La vign' nous attend,  
Courons à l'instant,  
La serpette en main,  
Cueillir le raisin.

(*Elle entre avec les Ecoliers.*)

## SCÈNE IX.

M. BERTIN, JEANNETTE, ENSUITE ÉLOI.

JEANNETTE.

Pourquoi donc que ma mère me fait entrer, et sortir  
comme ça ?

M. BERTIN.

C'est qu'une bonne mère ne saurait prendre trop de pré-  
cautions.

JEANNETTE.

Oh! je ne m'en plains pas; d'ailleurs, quand on n'a pas  
envie de faire le mal.....

M. BERTIN.

Vous n'avez donc pas d'amoureux ?

JEANNETTE.

Si, monsieur.

M. BERTIN.

Mais il ne vous parle pas.

JEANNETTE, *se retournant.*

Tenez, monsieur, le voilà qui se meurt d'envie....

ÉLOI, *s'approchant.*

Oui, monsieur.

M. BERTIN.

Et vos parens sont instruits de vos sentimens.

ÉLOI.

Oui, monsieur.

M. BERTIN.

Et vous voudriez vous marier ensemble.

ÉLOI.

Ça va sans dire.

*Air de Céline.*

Voilà six mois que j'la fréquente;  
Ça compt' déjà dans nos cantons;  
Ell' m' trou' gentil; j' la trouve piquante;  
C'est pour ça qu' nous nous fréquentons.

JEANNETTE.

Si c' n'était pas pour le mariage,  
En tous lieux j' fuirais ses pas.

M. BERTIN.

Je vois que vous êtes bien sage....

ÉLOI.

Sans ça je n' la fréquent'rais pas.

M. BERTIN, à part.

Il est naïf.... (*haut.*) C'est très-bien, et pensez-vous que vos parens apportent des obstacles à votre union?JEANNETTE, *niaisement.*

Je vas vous dire..... c'est un diable d'arpent de vigne qui est cause que nous ne nous marions pas.

ÉLOI.

Oui, parce que, voyez-vous, l'arpent de vigne de sa mère se trouve au milieu de ceux de mon père, qui s'appelle Lorient de son nom de famille.

JEANNETTE.

Alors son père, qui s'appelle Lorient, est le compère de ma mère.

ÉLOI.

Alors le compère Lorient veut acheter l'arpent de vigne à sa mère.

JEANNETTE.

Alors ma mère ne veut pas le vendre.

ÉLOI.

Alors mon père ne peut pas l'acheter, et voilà ce qui fait que not' mariage ne se fait pas.

M. BERTIN.

Si ce n'est que celà, je parlerai à vos parens.

ÉLOI.

Vrai? ah! monsieur.

AIR : *Comme ça vient, comme ça passe.*N'perdons pas l'espérance  
De voir couronner nos amours.

JEANNETTE.

Nos parens, je le pense,  
Ne se boudront pas toujours.

M. BERTIN.

Il se peut que tout s'arrange.

JEANNETTE.

C'est c'que je m'disais c'matin.

ÉLOI.

Peut-êtr' comm' v'là la vendange,  
Qu'ils mettront d'leau dans leur vin.

ÉLOI et JEANNETTE.

N'perdons pas l'espérance, etc.

M. BERTIN.

Conservez l'espérance.

De voir couronner vos amours.  
 Vos parens, je le pense,  
 Ne se bouderont pas toujours.

ÉLOI.

A tantôt, Jeannette.

JEANNETTE.

A ce soir, Éloi.

M. BERTIN.

Allons, jeune homme; allez vous-en, allez-donc. (*Éloi sort.*)

## SCÈNE X.

JEANNETTE, M. BERTIN.

JEANNETTE.

Comment le trouvez-vous, Monsieur ?

M. BERTIN, *riant*.

Très-bien.

JEANNETTE.

N'est-ce pas? (*On entend les Écoliers.*)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOUS LES ÉCOLIERS, *portant des paniers*,  
 M<sup>me</sup> GAULARD.

JEANNETTE.

Ah! sont-ils drôles avec leurs paniers.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Rentrez, Jeannette.

JEANNETTE.

Ah! ma mère, que je les voie partir seulement.

M<sup>me</sup> GAULARD.Vous les verrez de la fenêtre. (*Jeannette rentre.*)

M. BERTIN.

Surtout, mes amis, prenez garde de rien abîmer.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ils seront bien sages; ils me l'ont bien promis.

M. BERTIN.

J'ai peur que mes ouvriers ne fassent plus de bruit que  
 de besogne.

M<sup>me</sup> GAULARD.

C'est de leur âge.

ADOLPHE.

Allons, partons, en avant, marche. (*Ils se prennent tous  
 par la main.*)

M. BERTIN.

AIR de Robin des Bois.  
 Morbleu, comme ils vont  
 Courir dans les vignes;  
 Mais dès que mes signes  
 Vous rappelleront,  
 Que l'on obéisse,  
 Et pas de malice,  
 Pour qu'on ne subisse  
 Aucun affront.

HENRY.

Que la tâche est belle  
 Pour des écoliers.

EUGÈNE.

Il faut avec zèle  
 Remplir nos paniers.

ÉDOUARD.

La bonne vendange,  
 Quel raisin voilà.

ADOLPHE.

Des yeux on le mange.

TOUS.

N'en restons pas là.

Tra, la la la la la la.

(Ils entrent dans les vignes.)

M. BERTIN.

Encore un plaisir nouveau pour eux; à cet âge tout est  
 illusion.

AIR de Miller.

Ne rions pas de leur folâtre ivresse;  
 Ne croyons pas avoir seuls la raison;  
 L'homme, en voyant les jeux de la jeunesse,  
 Peut y trouver une sage leçon.  
 Qu'est-ce à nos yeux que le sot qui s'élève,  
 Qu'on veut lancer et qui tombe souvent?  
 C'est le ballon que l'on enfle et qui crève,  
 Pour tout soutient il n'avait que du vent.  
 Que font ces gens qu'aux places les plus rares  
 En'un clin d'œil nous voyons parvenir?  
 Ils ont, ma foi, joué le jeu de barres,  
 Où le mérite est de savoir courir.  
 Lorsque l'enfant, en avant, en arrière,  
 Fouette un sabot qui tourne et qui bondit,  
 Que ne peut-on ainsi sous la lanterne  
 Voir les auteurs de tout infâme écrit.  
 Un malheureux se met-il aux enquêtes,  
 On le balotte en dépit du talent;  
 Ah! je crois voir entre les deux raquettes,  
 De l'un à l'autre envoyer le volant.  
 Ainsi les jeux, les plaisirs de l'aurore,  
 Et les projets de l'arrière saison,

Tout cela nuit, et brille et s'évapore,  
 N'est-ce pas là leur bulle de savon?  
 Heureux enfans, votre gaité volage,  
 Vous fait jouir sans égarer vos sens,  
 En vous voyant, je me dis : Heureux l'âge  
 Où ces jeux là sont encore innocens.

## SCÈNE XII.

LES MÈMES, M<sup>me</sup> GAULARD, LORiot.M<sup>me</sup> GAULARD.

Les voilà en besogne.... Ah! c'te jeunesse.... ça me fait plaisir de les voir s'amuser.

LORiot, *entrant*.

Je viens de quitter mon four pour venir guetter mes vignes... Qu'est-ce que je vois donc là haut?... Est-ce que, malgré ma défense, ils seraient dans mes pièces?

M<sup>me</sup> GAULARD.

Du tout, ils sont dans les miennes.

LORiot.

A la bonne heure.

M. BERTIN.

Soyez tranquille, monsieur; quoique de loin, je les surveille.

LORiot.

Bon, bon; je vous les surveille aussi; qu'ils aient seulement l'air de toucher à un grain.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Je leurs ai dit où c'que vous étiez borné; ils respecteront vos limites.

M. BERTIN.

Vous êtes donc limitrophes?

LORiot.

Monsieur, je ne vous dis pas de sottises, ne m'en dites pas non plus.

M. BERTIN.

Est-ce que vous seriez M. Lorient?... comment, de bons voisins, d'honnêtes gens comme vous peuvent-ils être brouillés, ne pas s'estimer....

LORiot.

J'estime beaucoup la veuve Gaulard.

M. BERTIN.

Et cependant vous ne voulez pas unir vos enfans.

M<sup>me</sup> GAULARD.

C'est lui qui n'est pas raisonnable.

LORIoT, à part, à M. Bertin.

AIR de ma tante Aurore.

Vous ne la connaissez pas elle.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Vous ne le connaissez pas lui.

LORIoT.

Si vous saviez ce qu'on dit d'elle.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Si vous saviez ce qu'on dit d'lui.

LORIoT.

J'n'avais pas à me plaindre d'elle.

M<sup>me</sup> GAULARD.

J'n'avais pas d'mal à dir' de lui.

LORIoT.

Tous les jours je buvais chez elle.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Les dimanch's j'dinais chez lui.

M. BERTIN, les rapprochant.

Hé bien, mes amis.....

LORIoT.

J'ne mettrai plus les pieds chez elle.

M<sup>me</sup> GAULARD.

On n'me verra jamais chez lui.

Non, non, non.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE, elle est tout en désordre.

MARIE.

Ah! not' maître, queu malheur! v'nez donc vite, v'là le feu!

LORIoT.

Le feu, où ça?

MARIE.

Chez vous, dans l'four, où vous aviez mis vot' chanvre.

LORIoT.

Ah! mon dieu!

MARIE.

C'est vot' faute; vous vous dépêchez tant qu'une étincelle aura couvé.

LORIoT.

Je suis brûlé, je suis perdu. (Il sort avec Marie.)

M. BERTIN.

Allons, mes amis, travaillons pour sauver ce pauvre vigneron.

SCÈNE XIV.  
LES MÈMES, PAYSANS.

CHOEUR.

Air de *Fernand Cortez*.

Au feu, au feu, au feu :  
Pour qu'il ne mett' pas tout en cendre,  
Il faut sans plus attendre  
Nous jeter au milieu.

M<sup>me</sup> GAULARD.

V'la l'seul puits du hameau.  
Apport' nos seaux, Jeannette.

HENRY.

Que l'on nous les remette,  
Et tirons tous de l'eau.

TOUS.

Au feu, au feu, etc.

(*Adolphe saute après la corde du puits, et tous les autres font la chaîne, qui traverse le théâtre de gauche à droite.*)

LES ÉCOLIERS.

Vite, vite, Adolphe, de l'eau, de l'eau.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Tenez, mes amis, v'la mes seaux.

TOUS.

Air : *Pan, Pan.*

Pour nous plaisir et peine  
Sont deux mots familiers ;  
Nos cœurs forment la chaîne,  
Vive les Écoliers !

JEANNETTE.

Quand j'vois loin d leur classe  
Tous ces jeunes garçons,  
Je m'dis rien n'les délasse :  
Comme des bonn's actions.

TOUS.

Pour nous plaisir et peine, etc.

EUGÈNE.

Dans trois leçons écrites  
J'obtins un prix d'anglais.

HENRY.

Aujourd'hui, tu mérites  
Un prix de bon français.

TOUS.

Pour nous plaisir et peine, etc.

ÉLOI, *entrant.*

C'est bien, c'est bien ; courez là-bas. (*Ils sortent tous en emportant chacun un seau plein d'eau.*)

## SCÈNE XV.

M<sup>me</sup> GAULARD, JEANNETTE.M<sup>me</sup> GAULARD.

Ah! les bons petits Écoliers, les bons petits garçons.

JEANNETTE.

Maman, tenez, regardez; je crois que ça s'apaise un peu.....

M<sup>me</sup> GAULARD.

Oui, en effet, la fumée se dissipe un peu..... Ce pauvre Lorient, quoiqu'il ne nous aime pas, j'en suis fâchée pour lui.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Ah! mère Gaulard, que notre maître est donc heureux d'avoir trouvé tous ces jeunes écoliers, lui qui voulait les renvoyer tantôt.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ils travaillent joliment, j'espère.

MARIE.

C'est une fière leçon pour M. Lorient.... Grâce à eux, dans un instant, tout sera éteint.

JEANNETTE.

Es-tu bien sûre de ça, Marie.

MARIE.

Avec des petits travailleurs comme ça, je vous en réponds.

*AIR: Restez troupe jolie.*

Tenez, r'gardez comme ils s'en donnent;  
 L'un jett' de l'eau sur nos greniers;  
 Deux aut' sur not' toit s'abandonnent;  
 N'dirait-on pas de p'tits pompiers.

JEANNETTE, *à part.*

Grand dieu, quel bonheur est le nôtre;  
 Pour les récompenser, oui dà....  
 J'les embrass'rais l'un après l'autre,  
 Si l'précepteur n'était pas là.

M<sup>me</sup> GAULARD, *au fond.*

Mes enfans, v'là nos vendangeurs qui regagnent les champs, tout est terminé; comme ils sont joyeux!

JEANNETTE.

Et voilà nos jeunes gens, qui reviennent de ce côté.



M<sup>me</sup> GAULARD.

C'est ma foi vrai, rentre Jeannette. Marie, dis à ton maître que je vais lui porter des consolations; il n'y a pas de brouille qui tienne contre un événement pareil.... (*Ils sortent.*)

## SCÈNE XVII.

TOUS LES ÉCOLIERS, EXCEPTÉ EUGÈNE.

(*Ils entrent en se rajustant.*)

ÉDOUARD.

Ma foi, Messieurs, je me suis cru un moment à l'école de natation.

ADOLPHE.

J'ai joliment reçu de l'eau.

HENRY.

Ça va se sécher, sois tranquille. Notre but est rempli, c'est le principal; mais messieurs, Adolphe, est notre maître à tous!

ADOLPHE.

Ah! mes amis!

HENRY.

Oui, mon cher Adolphe, tu nous a tracé le chemin.

ÉDOUARD.

Il s'est fait remarquer de tout le monde.

HENRY.

Aussi, je ne balance pas à le dire.

*AIR du vaudeville de l'Étude.*

Des braves voilà le modèle,  
Quand le feu nous entourait tous,  
N'écoutant alors que son zèle,  
Je l'ai vu jeter du vin doux.

ADOLPHE.

L'eau me manquait, et de ma vie,  
Je ne lui fis meilleur accueil.  
Car, pour éteindre un incendie,  
Rien ne vaut le vin d'Argenteuil.

TOUS.

Ah! pour éteindre un incendie,  
Rien ne vaut le vin d'Argenteuil.

HENRY.

Ah! ça, mes amis, il faut aller rejoindre M. Bertin, qui est là bas avec nos camarades.

ÉDOUARD.

Mais voilà Eugène qui vient de ce côté; il a l'air tout éfaré.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, EUGÈNE, *accourant.*

Qu'as-tu donc ?

HENRY..

Le feu est éteint, mais le pauvre vigneron est ruiné.

EUGÈNE.

ADOLPHE.

Est-il possible ?

EUGÈNE.

Sa petite servante vient de dire que le feu a consumé une malle qui contenait ses effets et des reconnaissances de sommes qui lui sont dues.

HENRY.

Le malheureux !

ÉDOUARD.

Et tout ça se monte ?...

EUGÈNE.

A 600 francs.

ADOLPHE.

J'avise un beau moyen ; si vous consentez à suivre mon exemple, il n'aura pas tout perdu.....

TOUS.

Parle vite.

ADOLPHE.

Place-toi là, Henry.... Prends tes tablettes et ton crayon, et écris ce que je vais te dicter.

HENRY, *s'asseyant sous la tonnelle.*

M'y voilà.

TOUS.

Que va-t-il faire. (*Ici M. Bertin entre par le fond et écoute.*)

ADOLPHE, *dictant.*

« Les Élèves de la pension de M. Mercier, étant en pro-  
menade, le 15 octobre, ont arrêté ce qui suit. — Article 1<sup>er</sup>.  
« A compter du 1<sup>er</sup> novembre de la même année, ils sen-  
gagent à ne pas toucher à l'argent que leurs parens leur  
« font tenir pour leurs récréations. »

TOUS.

Adopté.

EUGÈNE.

A mon tour. Article 2. « Ils s'engagent aussi à mettre par  
« jour en réserve les 30 centimes qui leur sont alloués pour  
« le premier repas du matin. »

ADOLPHE.

J'appuie la motion. Article 3. « A compter dudit jour, « 1<sup>er</sup> novembre, les Élèves du susdit pensionnat mangeront « tous du pain sec à leur déjeuner. »

TOUS.

Oui, du pain sec.

HENRY.

Adopté sans amendement.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Nous approuvons tout cela ;  
Je propose, article quatre,  
De donner, sans rien rabattre,  
A notre ami que voilà,  
Chaque mois pareille somme,  
Pour la remettre au pauvre homme.

ADOLPHE.

De m'écouter je vous somme ;  
L'article cinq est tout prêt.  
Comme il faut de la justice,  
Arrêtons que l'on sévisse  
Contre celui qui voudrait  
Revenir sur le budget. (*bis.*)

TOUS.

Signons tous, (*bis.*)

Pour nous

Quel beau jour s'apprête ;

Signons tous, (*bis.*)

Pour nous

C'est un jour de fête.

Quel bonheur, chers camarades,  
Lorsque dans nos promenades,  
Nous avons pu réunir  
Le devoir et le plaisir.

TOUS.

Signons, signons.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M. BERTIN.

M. BERTIN, *s'avançant.*

AIR *des Gardes marines.*

Ce traité ne peut me plaire.  
Vous voilà tous interdits.  
Je dois me montrer sévère.  
Écrivez article six ;  
Que sans courir aucun risque,  
Votre maître ici confisque

L'argent qui vous embarrasse ;  
 Mais sachez, mes chers enfans,  
 Qu'à votre petite masse  
 J'ajouterai deux cents francs.

TOUS.

C'est charmant ; (*bis.*)  
 Où trouver un meilleur maître.

C'est charmant ; (*bis.*)  
 Nous savons tous le connaître.

Il guide notre jeune âge,

Sa bonté nous encourage.

Mes amis, pour être bons,

Profitons

De ses leçons.

## SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GAULARD, LORIOT, JEANNETTE,  
 ÉLOI, MARIE.

LORIOT, *accourant.*

Où sont-ils ! où sont-ils ? que je les remercie.... Ah ! mes  
 bons petits enfans, que je vous ai d'obligations.... si vous  
 voulez maintenant entrer dans mes vignes.....

M. BERTIN.

M. Lorient, mes jeunes amis sont trop heureux d'avoir pu  
 vous être utiles, mais ils ont appris que vous avez fait une  
 perte considérable, et ils ont le désir de la réparer.

LORIOT.

La perte est heureusement moins conséquente qu'on ne  
 l'avait cru.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! conséquente !

LORIOT, à M. Bertin.

Qu'est-ce qui les fait rire ?

M. BERTIN.

Ils sont contents de ce que la perte que vous avez faite n'est  
 pas très-forte....

LORIOT.

J'en serai quitte pour des faitages et quelques bottes de  
 paille et de chaume.

ADOLPHE.

Mais votre malle, vos effets, vos reconnaissances.... Marie  
 nous avait dit qu'ils étaient perdus.

LORIOT.

Marie ne connaît pas toutes mes cachettes ; rien de tout cela  
 n'est brûlé.

MARIE.

Ah ! not' maître, vous me cachez quelque chose.

EUGÈNE.

Nous qui nous étions cotisés pour réunir 600 fr. Qu'est-ce que nous allons faire de cette somme ?

ÉDOUARD.

Air du *Vaudeville de la Petite Gouvernante*.  
La singulière destinée.

HENRY.

Cela me fait bien du chagrin.  
Nous allons donc manger toute l'année,  
Quelque chose avec notre pain.

ADOLPHE.

Y pensez-vous, mes amis, à la ronde,  
On peut trouver plus d'une occasion ;  
Ne détournons jamais, pour rien au monde,  
L'argent d'une bonne action.

TOUS.

Ne détournons jamais, pour rien au monde,  
L'argent d'une bonne action.

M. BERTIN.

Hé ! bien, mes amis, nous ne manquerons pas d'en trouver l'emploi..... En attendant, voilà deux jeunes amoureux que leurs parens ne veulent pas unir.... Il faut les marier.

TOUS.

Ah ! oui ! ah ! oui ! il faut les marier.

ÉDOUARD.

Monsieur Lorient, vous refuseriez-vous ?

LORIENT.

Je ne puis rien refuser à mes petits bienfaiteurs, car sans vous ma maison serait flambée.

ADOLPHE.

Et nous permettez-vous de payer les violons ?

LORIENT.

Messieurs les Écoliers, vous êtes les maîtres.

M<sup>me</sup> GAULARD.

Ah ! voilà le compère Lorient raisonnable.

ÉLOI.

Et moi heureux.

JEANNETTE.

Et moi heureuse ! Oh ! messieurs, j'espère que vous serez tous de ma noce ?

ADOLPHE.

Et nous y danserons fameusement. Dites donc, père Lorient, c'est gentil à vous d'avoir refusé notre argent ; car vous êtes un peu avare. Hé bien, ce sera pour les autres.

M. BERTIN, *tirant sa montre.*

Hé! hé! mes enfans, déjà cinq heures; nous avons deux lieues à faire; vite en route.

TOUS.

Déjà cinq heures!

M<sup>me</sup> GAULARD.

Dam'! mes chers enfans, le temps passe vite quand on fait du bien.

M. BERTIN.

AIR: *Travaillons.* (Maçon).

Mes amis, (*bis.*)

Regagnons le collège.

TOUS.

Nous voilà réunis.

M. BERTIN.

Que j'aime ce cortège.

TOUS.

Le chemin, (*bis.*)

Par le plaisir s'abrège.

Et demain,

Livre en main,

En avant le grec et le latin.

M. BERTIN, *au public.*

AIR de Léonce.

Avec mes jeunes écoliers,  
Ce soir je vais me mettre en route;  
En chemin nous pourrions sans doute  
Trouver de dangereux sentiers. (*bis.*)  
Il peut survenir un orage;  
Mais pour protéger le destin  
De mon petit troupeau volage,  
Messieurs, chacun de vous, je gage,  
Voudrait ici donner la main  
A mes compagnons de voyage.

Allons, messieurs, sur deux rangs.

(*Les Écoliers se prennent deux à deux et se mettent en marche, le maître les suit, et salue du geste les autres personnages qui restent en scène.*)

### CHOEUR GÉNÉRAL.

TOUS.

Mes amis, (*bis.*)

Regagnons }  
Regagnez } le collège.

Nous }  
Les } voilà réunis.

Ah! quel joli cortège!

31

Le chemin (*bis.*)  
Par le plaisir s'abrège.  
Et demain,  
Livre en main,  
En avant le grec et le latin.

(*Les Écoliers montent le coteau, et avant de disparaître  
agitent leurs casquettes en l'air.*)

TABLEAU.

FIN.